

Un jeune esclave répond à Socrate

Dans l'histoire de la pensée, les enfants sont rares. Quelques silhouettes, pourtant, dans les marges, éclairent indirectement des moments clés.

LE MONDE | 14.07.2011 à 16h33 | Par Par Roger-Pol Droit

Son nom demeure ignoré à jamais. Son âge aussi. Douze ou treize ans ? Dans le texte de Platon, il est simplement dénommé "*le jeune garçon*". C'est un des esclaves de la maison. Il appartient à Ménon, aristocrate d'origine thessalienne. Né chez son maître, il parle grec, ce qui le distingue des autres esclaves, notamment ceux qui, dans les rues d'Athènes, font alors les travaux pénibles. La plupart d'entre eux ne comprennent pas, en effet, la langue de Sophocle.

Lui la parle couramment. Il peut donc [répondre](#) aux questions de Socrate. En fait, cet enfant est un cobaye - l'expérience, heureusement, n'étant que philosophique. Que s'agit-il de [tester](#) ? Ce que sait le plus ignorant. C'est pour cela qu'on l'a choisi. Enfant, il n'a que peu de connaissances. Esclave, il n'en a même pratiquement aucune : nul ne s'est avisé de l'[instruire](#). Le fait de [parler](#) grec ne lui donne aucun privilège. Il comprend les mots, et peut se [faire entendre](#) en retour. Rien de plus.

Que veut de lui le vieux faune nommé Socrate ? Ses réponses à un problème de géométrie. Il a dessiné un carré, et ses diagonales. Et demande au jeune-garçon-anonyme-esclave-parlant-grec comment faire pour [obtenir](#) un carré de surface double. Evidemment, le petit n'en sait rien et propose d'abord de [doubler](#) la longueur de chacun des côtés. Socrate lui fait [voir](#) qu'avec cette solution on obtient un carré d'une superficie quatre fois plus grande, et non double. La bonne réponse, poursuit le philosophe, est de [construire](#) un nouveau carré en prenant la diagonale du précédent comme côté.

Ce qui importe, dans cette scène plutôt étrange, du moins au premier regard, c'est que l'enfant comprend, effectivement, que sa première solution était fautive et reconnaît que la seconde est la bonne. Il n'acquiesce pas à cette vérité parce que Socrate est du côté de l'autorité, qu'un esclave doit [obéir](#), qu'un enfant est là pour [apprendre](#) ... Ce n'est pas une question de soumission. Au contraire. C'est par lui-même, du dedans, qu'il écarte la solution erronée, la juge fautive, et approuve la bonne, la discernant comme vraie.

En fin de compte, même celui qui ignore tout sait donc [reconnaître](#) le faux en tant que faux, le vrai en tant que vrai. Par lui-même, par ses propres forces, selon une disposition innée spécifique à la raison humaine. Cette leçon traversera l'[histoire](#) de la philosophie. Descartes ou Spinoza ne diront pas autre chose, la formulant autrement, dans un contexte dissemblable. Du coup, on pourrait presque [oublier](#) le [contexte](#), [laisser](#) de côté le fait que Ménon voulait [savoir](#) si l'on pouvait [enseigner](#) la vertu, [omettre](#) que Socrate développe cette théorie selon laquelle on n'apprend jamais rien et on ne fait que se [souvenir](#). Car la seule chose qui réellement ne s'enseigne pas, notre seule vertu

peut-être, c'est le sens logique du vrai et du faux. Et c'est à cet enfant esclave anonyme qu'on doit de l'**avoir** établi avec le plus grand éclat. Sans même le savoir, cela va de soi.

MÉNON de Platon. Traduit du grec ancien par Monique Canto-Sperber. GF Flammarion, 350 p., 8,30 €.